

Notes

○ Sauvegarder le patrimoine de l'immigration

La présence des immigrés est, dans notre pays, étroitement liée à son histoire industrielle. Polonais de l'entre-deux-guerre, Italiens de l'immédiat après-guerre, Grecs, Espagnols, puis Turcs et Marocains, sont très généralement arrivés dans notre pays à la suite d'un appel à la main-d'œuvre lancé par le patronat du sillon industriel wallon et limbourgeois, essentiellement charbonnier. Dans un deuxième temps, Bruxelles aussi sera touchée par l'immigration, appelée pour les grands chantiers, les industries, les travaux de manœuvres en général.

La première implantation des immigrés dans notre pays est donc liée aux sites bien caractéristiques des «cantines» des mines ou des «phalanstères» industriels, où ils étaient regroupés pour manger et dormir à proximité de leurs lieux de travail.

Ces lieux, ils les partagèrent bien évidemment avec leurs camarades de travail belges, mais l'histoire de l'immigration en a retenu plus particulièrement certains. Ainsi, la catastrophe du Bois du Casier à Marcinelle, qui fit en août 1956 près de 300 morts, est bien sûr une catastrophe touchant toute la classe ouvrière, mais elle est un événement particulièrement marquant pour l'immigration puisque la majorité



La «cantine des italiens» d'Houdeng-Goegnies (photo : Marc Odino).

des victimes étaient des étrangers – surtout des Italiens – et qu'elle eut pour conséquence le déplacement des importations de main-d'œuvre en provenance de l'Italie (désormais considérée comme trop «exigeante» pour ses compatriotes) vers d'autres réservoirs de main-d'œuvre de la Méditerranée.

La première socialisation des immigrés dans nos régions est liée pour certains à des cafés – politiquement ou ethniquement caractérisés –, pour d'autres à des lieux de culte.

Les missions catholiques polonaises et italiennes, des églises évangéliques, des salles du royaume des Témoins de Jéhova, certaines synagogues, la plupart des mosquées, sont donc liées à la présence d'immigrés dans notre pays.



La mission catholique italienne de Péronnes-lez-Binche fondée dans l'entre-deux-guerres (photo: A. Morelli).

Lorsque leur séjour s'est prolongé en Belgique, ces immigrés ont généralement quitté les habitats communautaires pour occuper avec leur famille des logements qui, à première vue, sont semblables à ceux des Belges. A première vue seulement, car ces logements – traits d'union d'origine psychologique entre le passé et le présent, le pays d'origine et nos régions – offrent au regard attentif toute une série de particularités, tant dans leur aménagement intérieur que dans leurs structures externes, qui trahissent l'origine de leurs habitants. Origines méditerranéennes et rurales le plus souvent, qui apparaissent dans les

jardins (vignes, fontaines, pergolas,...), les terrasses, les balcons à profusion, les couleurs employées, l'usage immodéré de marbre et autres matériaux «frais», la présence de fours à pain, de pressoirs, de bacs extérieurs pour laver le linge.

L'habitat des Italiens en Belgique, par exemple, qui a été l'objet d'une vaste enquête photographique et de la publication d'un livre (1), démontre la négation de la réalité climatique belge et la persistance d'un modèle mental d'habitat particulier, même à la deuxième ou troisième génération.

Comme on le voit par ces quelques exemples, la présence d'immigrés en Belgique a laissé dans le patrimoine immobilier des traces réelles, mais la conservation de ce patrimoine pose des problèmes particuliers car ils s'agit d'un patrimoine fragile, précaire et qui n'avait généralement pas été prévu pour être durable.

Ainsi les baraqués qui ont été les premiers logements des contingents d'immigrés, sont symboliquement essentielles; leur conservation et présentation au public est revendiquée par les jeunes comme témoignage des conditions de vie et de logement de leurs ancêtres; elles ont fait l'objet de poèmes et de chansons (2), mais la plupart d'entre elles, construites en carton bitumé, en planches ou en tôles, ont été détruites. Celles qui subsistent, ça et là dans le paysage industriel, n'ont fait l'objet d'aucun inventaire. Une seule à ma connaissance, la Cantine des Italiens d'Houdeng-Goegnies, est présentée au public avec une reconstitution des conditions de vie de ses occupants, dans le cadre des musées du Canal du Centre (3).

Le destin du site du Bois du Casier à Marcinelle n'est pas encore fixé et on ignore si l'histoire des immigrés y aura sa place.

Les lieux de culte propres aux immigrés ont bien souvent été des chapelles improvisées dans des maisons particulières ou construites avec des matériaux si peu «nobles» que leur conservation n'a évidemment rien à voir avec celle d'œuvres d'art.

Pourtant la conservation du patrimoine de l'histoire de l'immigration est une idée qui, de plus en plus, fait son chemin en Belgique.

Cette histoire elle-même a commencé à susciter un vif intérêt (4). Sa réhabilitation et son enseignement sont revendiqués par les jeunes issus de l'immigration comme une condition à leur propre intégration.

Des pays voisins ont lancé dans le domaine de la conservation du patrimoine des immigrés des initiatives intéressantes. La France a une

Association pour les Musées d'histoire de l'immigration (5); à Utrecht, le gouvernement néerlandais a financé un Musée des Moluquois aux Pays-Bas qui répond aux critères de la muséologie la plus contemporaine et lui a associé un centre de conservation d'archives (6). Mais l'exemple le plus impressionnant est certainement celui du Musée d'Ellis Island à New York. Installé dans un lieu hautement symbolique – l'île qui, face à Manhattan, vit débarquer, ausculter et «trier» les ancêtres de 40% de l'actuelle population des Etats-Unis – Ellis Island présente sans complaisance l'histoire du départ, du voyage, de l'arrivée, de l'installation et finalement de l'intégration de ces ancêtres. Fiers d'en être les descendants, les Américains – qui pourtant ont aujourd'hui beaucoup moins que dans nos pays des descendants de 2^e et 3^e génération immigrés – ont payé de fortes sommes pour faire graver le nom de leurs ancêtres dans le «mur d'honneur de l'immigration» qui entoure l'île.

Ils sont 10.000 **chaque jour** à défiler dans les vastes salles présentant les objets, souvenirs et photos évoquant cet immense exil, à interroger les systèmes informatiques qui, lorsque vous tapez votre patronyme, donnent des renseignements sur les personnes de même nom immigrées aux Etats-Unis via Ellis Island, et présentent les photos d'Américains du présent et du passé portant le même nom que vous. La symbolique suprême du lieu est évidemment irremplaçable et de tels moyens financiers difficilement imaginables en Belgique car Ellis Island a profité d'importantes sponsorisations privées de milliardaires (comme le patron de Chrysler), fiers de rappeler que leurs parents furent d'humbles immigrés passés par Ellis Island.

Est-il pour autant utopique d'imaginer de créer dans les prochaines années en Belgique un Musée de l'immigration?

Les historiens de l'U.L.B. vont faire prochainement, sous forme d'exposition, une présentation du patrimoine mobilier qu'ils ont collecté à propos de l'histoire de l'immigration: registres, documents administratifs, permis de travail et de séjour, presse immigrée, objets personnels, photos, souvenirs collectifs,...

Ce type de collecte doit être évidemment systématisée en parallèle avec l'engrangement du patrimoine non physique: archives, interviews, traditions, chants... Dans ce domaine, ce sont évidemment les immigrations les plus anciennes qui ont été l'objet des collectes les plus systématiques (7).

Des lieux de conservation de ce patrimoine devraient être fixés dans des lieux symboliques et — pourquoi pas — diversifiés.

La Cantine des Italiens d'Houdeng-Goegnies pourrait apparaître comme la première cellule du Musée de l'immigration à naître. L'initiative louviéroise «Mémoire de l'immigration» (8) pourrait en être une autre, de même que Marcinelle, une gare de Wallonie ou de Bruxelles pourraient être des centres permanents de présentation du patrimoine mobilier.

Les idées ne manquent pas; la réalisation d'inventaires systématiques des vestiges immobiliers et l'accélération de la collecte des témoins mobiliers et non-physiques de l'histoire de l'immigration devraient permettre la concrétisation d'un projet cher au cœur de ceux qui y voient la reconnaissance de leur histoire, donc de leur identité.

Anne MORELLI,
Chargée de cours à l'U.L.B.

- (1) *Ça ressemble à l'Italie — Particularités de l'habitat italien en Wallonie et à Bruxelles*, Bruxelles, L'Incontro, 1991, 600 frs, disponible à L'Incontro dei Lavoratori, 21 rue de Brialmont, 1030 Bruxelles.
- (2) Plusieurs chansons du C.A.S.I. (Centro azione sociale italiana, 211, rue Willemyns, 1070 Bruxelles) en parlent explicitement.
- (3) Sa visite est couplé avec celle des ascenseurs hydrauliques (tél. 064/66.25.61).
- (4) L'ouvrage que j'ai dirigé sur ce thème (*Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique de la préhistoire à nos jours*, E.V.O. 1992) a connu un succès exceptionnel. Le premier tirage (2.500 exemplaires) a été épousé en quatre semaines.
- (5) A.M.H.I.-Centre d'histoire de l'Europe du vingtième siècle, 187, bd St-Germain à 75007 - Paris.
- (6) Kruisstraat, 313, à Postbus 13379-3507LJ Utrecht. Tél. 030 - 367116.
- (7) L'immigration italienne, par exemple, a été l'objet d'études approfondies sur sa presse, sa politisation. Son histoire en photos a été publiée par le C.E.S.D.E.I. (Centro Studi dell'emigrazione italiana in Belgio) qui prépare en outre une anthologie de la littérature des italiens de Belgique (38, rue de Livourne à 1050 Bruxelles) et est impulsé par le Conseil Consultatif des Immigrés.
- (8) Qui se propose de réunir documents et travaux sur ce thème.